

Nayla Debs

Authenticité blues

Un jardin luxuriant, une maison traditionnelle blottie sous les arbres, Nayla Debs habite une oasis de verdure au cœur d'Achrafieh. C'est là, dans ce cadre hors du temps et de l'espace, qu'elle a écrit son premier roman: *Sofar Blues*. Spontanée, authentique, cette femme polyvalente «venue à l'écriture par hasard» relate un parcours atypique et déroule son kit de survie dans un pays croulant sous le béton. Layna, son personnage, c'est un peu elle.

Nayla Debs ne s'en cache pas: «Je suis arrivée à l'écriture un peu par hasard. Quelqu'un m'a dit: tu as une belle plume, j'y ai cru. Un matin, j'ai commencé à écrire et j'y ai pris goût.» Elle gratte ses premières lignes en janvier 2007, à la main d'abord, avant que ses enfants ne l'initient à l'ordinateur. En juin, le livre était terminé, il restait à le fignoler. Elle envoie son manuscrit à plusieurs maisons d'édition, sans succès. Alors elle décide, un peu déçue, de l'oublier. «Il est resté endormi pendant trois ans», dit-elle.

«Il n'y a pas de hasards, il n'y a que des rendez-vous», écrit Éluard qu'elle reprend en exergue dans *Sofar Blues*. Nayla est convaincue: «J'ai toujours pensé que mon histoire finirait par interpeller quelqu'un. Cela devait arriver, comme les retrouvailles de Dimitry et Layna. En 2010, une amie de Nayla présente le roman à la directrice d'une nouvelle maison d'édition en France. Le charme opère tout de suite. Cette dernière, qui adore le Liban, craint que cet amour n'influence son jugement. Elle soumet le manuscrit à plusieurs lecteurs qui achèvent de le valider. Nayla n'aura rien à changer. «Ils prennent tout, même le titre. J'ai juste eu à apprendre à maîtriser l'anarchie de la ponctuation!» raconte-t-elle. Tant mieux, l'auteure n'est



pas femme à transiger. Paisible, dépeignant surtout un Liban d'avant-guerre, le livre est tout sauf politiquement correct: «Rien sur la guerre, pas de blasphèmes antireligieux, pas de sexe. Je ne cherche pas à plaire, confie Nayla. J'ai seulement voulu m'exprimer sur une période bénie du Liban en sautant par-dessus 40 ans de guerre. C'est un peu désuet, et ça me convient.» Et ça marche. Le livre, publié en 2010, reçoit un accueil encourageant. Il est même en lice pour deux prix: le prix Senghor du premier roman francophone et le prix France-Liban.

Antigone, Idéfix et Don Quichotte réunis

Nayla Debs a l'habitude de bousculer les convenances. Son but n'a rien de commercial et ses combats (nombreux!) sont ailleurs. Spontanée, frontale parfois, la dame aux cheveux en bataille est authentique au point d'en devenir naïve. «À 56 ans, je crois encore tout ce qu'on me dit et je suis prête à me battre pour cela», déclare-t-elle. Comme Layna (anagramme de Nayla) qui gambade au milieu des fleurs et des animaux, et qui «ne ment jamais au risque de blesser», elle dénonce la laideur qui envahit nos villes, les massacreurs d'arbres et de cigognes, les œillères que nous mettons et qui nous forcent à «cadrer» pour croire au beau, derrière les fils électriques et la poussière des bétonneuses. Nayla est révoltée au point de s'épuiser.

«Je suis comme Don Quichotte, mais sans Rossinante ni Sancho», enchaîne-t-elle. Cela la désole de trouver ces arbres déracinés ou coupés. «Les Libanais détestent la verdure. Ce sont de purs Arabes. Ils n'aiment que le désert!» se plaint-elle. À plusieurs reprises, elle écrit aux journaux, en employant parfois des pseudonymes à consonance européenne (ça marche mieux!) Elle n'hésite pas à poursuivre personnellement les coupables: «Un jour, j'ai poursuivi un enfant qui tirait sur les oiseaux dans les arbres. Il a pris la fuite, croyant me semer, mais comme je suis une ancienne sprinteuse, je l'ai rattrapé et j'ai dit que je travaillais au ministère de l'Environnement. C'était vrai à l'époque!» raconte-t-elle. Atypique, Nayla? Elle ne le pense pas. «Je suis une vraie Libanaise. Mais nous sommes devenus une espèce rare. Les gens qui pensent comme moi vivent reclus», affirme-t-elle. C'est sans doute pour cela qu'elle est partie puiser très loin dans le temps une histoire qui défie les bombes et le béton.

Nayla polyvalente

Passionnée de chevaux comme son héroïne, paysagiste autodidacte, diplômée en économie, sprinteuse, Nayla a touché à tout, même à la maternité à plein-temps. «Pendant dix ans, je me suis occupée de mes trois enfants: mon fils et mes jumelles, tous à l'étranger aujourd'hui», rétorque-t-elle.

Quand elle ne parle pas aux arbres et aux oiseaux, «méditant» à sa façon, Nayla fait de la sculpture. Dans sa maison chargée d'histoires trônent des hommes taureaux et des visages expressifs qu'elle moule dans du plâtre ou de la terre glaise. En octobre, elle exposera ses œuvres à Paris, au musée de la poste, dans le cadre du Salon de la plume noire. Passionnée de cinéma, elle aimerait, après avoir figuré dans le dernier film de Jocelyne Saab *What's Going on?* basculer de l'autre côté de la caméra. «Je suis très visuelle, même dans l'écriture. Je filme mon roman avec une caméra intérieure, avant de le rédiger. *Sofar Blues*, je le verrais bien en film», souligne-t-elle.

Isabelle Ghanem